

IV.

Ce novice avait trop bien gagné son droit à la profession religieuse pour l'en priver plus longtemps; ce génie donnait trop d'espérances pour qu'on tardât à lui accorder le bienfait des hautes études universitaires. Les frères-prêcheurs de Naples ne le conservèrent donc qu'un moment et l'envoyèrent aussitôt à Rome où il fit ses vœux de religion entre les mains de Jean-le-

009110

teutonique, pour l'accompagner ensuite jusqu'à Paris. Leur séjour en cette ville, au couvent de Saint-Jacques, fut pareillement très-court; l'hiver approchait et le maître-général voulait arriver à Cologne avant la réouverture des classes de théologie que frère Thomas devait d'abord fréquenter quelque temps, de compagnie avec l'élite des étudiants de son ordre. Albert-le-grand était leur professeur; il ne fallait rien moins que ce puissant esprit pour servir d'initiateur et de guide au docteur angélique.

Les écoliers rhénans furent vivement frappés de la haute taille du nouveau-venu, de son application à l'étude, de sa patience inouïe, de son obstination à se tenir recueilli et silencieux. Ils le surnommaient donc en riant « le grand bœuf muet de Sicile; » et sans doute cette plaisanterie rappelait à Thomas d'Aquin la fine et naïve réflexion du pape saint Grégoire au sujet des bœufs et des ânesses de Job, par lesquels sont désignés les docteurs de l'Eglise, assidus aux labeurs spirituels, et les fidèles qui doivent docilement

écouter leurs leçons et ne point s'écarter de leurs pâturages mystiques¹.

Maître Albert *lisait* et commentait alors le livre de l'Aréopagite sur les *noms divins*. Un des étudiants eut compassion de la peine que le Sicilien devait éprouver à comprendre un enseignement si relevé et lui offrit des répétitions, bien inutiles assurément; néanmoins elles furent acceptées avec autant de reconnaissance que d'humilité. Mais l'officieux et prétentieux répétiteur s'étant lui-même fort égaré dans sa matière, Thomas d'Aquin dut venir à son secours, et comme s'il eût déjà reçu du ciel, dit un antique écrivain, la licence académique d'enseigner, il répéta la leçon du professeur avec une surprenante clarté et avec des additions nombreuses, en sorte que son compagnon, frappé d'une admiration soudaine, le conjura d'intervertir les rôles et de vouloir bien désormais demeurer son conseiller et son appui. Thomas y consentit,

¹ *Moralia super Job*, l. II, c. 18; cf. *Summa theol.*, 22. q. II. a. 6, *sed contra*.

pourvu qu'il gardât le secret. Mais la condition ne fut pas observée ; le maître ou préfet des étudiants put assister, sans être aperçu, aux conférences de l'angélique disciple, et crut devoir donner à Albert-le-grand la consolation de se savoir écouté par un semblable génie. Une question très-difficile, expliquée en ce temps-là par le même maître et parfaitement résumée par saint Thomas, fut l'occasion qui le fit pleinement connaître ; car sa rédaction, s'étant trouvée perdue devant sa cellule, fut portée immédiatement au professeur ; et Albert, convaincu cette fois par sa propre expérience, commanda au préfet des étudiants de charger frère Thomas, pour le lendemain matin, de soutenir publiquement une thèse fort ardue. L'obéissance surmontant en lui la défiance et l'humilité, il se prépara d'abord par une fervente prière à ce premier acte scolastique. Le moment venu, il prit la parole avec une modestie et une autorité singulières ; il reproduisit les objections du maître ; puis, se servant d'un procédé inusité jusque-là dans ces

sortes de tournois scientifiques, il établit une proposition dont le seul développement répondait à tous les arguments de l'adversaire sans qu'il fût besoin de les examiner l'un après l'autre dans le détail. Le maître lui dit : « Frère Thomas, vous parlez plutôt en professeur définissant avec autorité qu'en simple candidat répondant à son interrogateur. » Il répondit du ton le plus respectueux : « Maître, je ne vois réellement pas comment je pourrais répondre autrement à votre question. » Et le maître : « Maintenant, abordez de front les objections en y appliquant votre théorie ; » et il lui proposa quatre difficultés très-embarrassantes où il croyait l'avoir complètement enfermé. Mais l'admirable soutenant y satisfit d'une manière extrêmement brillante, et Albert ne put s'empêcher de dire, comme par une intuition prophétique : « Nous l'appelons un bœuf muet ; mais son enseignement deviendra un tel mugissement qu'il retentira dans le monde entier. »

Désormais, Thomas d'Aquin fut chargé de

défendre, parmi ses condisciples, les thèses les plus épineuses qui se rapportaient au livre des *noms divins* ; mais cette marque d'estime, jointe aux éloges de son illustre professeur, n'altéra en rien l'humilité et la candeur de son âme.

Son séjour à Cologne ne fut pas alors de longue durée. Au mois d'octobre 1245, après une première année d'études théologiques, il revint à Paris avec Albert-le-grand. Celui-ci, se préparant à recevoir les grades universitaires, commença d'expliquer les quatre livres des *Sentences* dans l'une des deux écoles dominicaines de Saint-Jacques. Thomas d'Aquin suivait exactement son cours, aussi bien que ceux des autres professeurs du couvent. Cela dura trois ans, pendant lesquels le bienheureux Albert fut graduellement élevé à la licence et à la qualité de régent des études.

Le maître et l'élève retournèrent à Cologne, vers la fin de 1248, pour y contribuer à la fondation d'une haute école de théologie que le chapitre général, assemblé cette année-là même

à Paris, avait décidé d'établir aux bords du Rhin, sur le modèle de celle de Saint-Jacques. Mais c'est probablement avant ce départ que le jeune comte d'Aquin avait dû se rendre à la cour pontificale, alors en résidence à Lyon, afin d'y défendre, au tribunal d'Innocent IV, la validité de sa profession religieuse toujours attaquée par ses frères Landolfe et Raynald. Il n'eut pas de peine à prouver qu'il avait agi dans la plénitude de son intelligence, de sa liberté, et du droit absolu qu'une âme chrétienne a de préférer les conseils évangéliques aux vues et aux préjugés du monde.

Alors ses frères, reprenant les projets formés autrefois par le comte d'Aquin leur père, sollicitèrent pour cet invincible héros de la vie religieuse l'abbaye du Mont-Cassin. Le souverain pontife accueillit avec plaisir leur demande ; il y voyait un moyen de s'attacher de plus près le jeune dominicain et de l'employer, comme Landolfe Sinibald son oncle, aux légations du Saint-Siège où il ne manquerait pas de réussir. Il y

voyait aussi une réparation des injustices de l'empereur Frédéric II contre la maison d'Aquin, un légitime secours à donner à de fidèles serviteurs de la papauté, ruinés et exilés pour sa cause. Il offrit même à Thomas d'Aquin de lui laisser l'habit et la règle de saint Dominique, tout en le faisant abbé du Mont-Cassin; mais il ne put lui persuader de consentir à une mesure qui lui aurait enlevé, ne fût-ce qu'en partie, sa chère liberté de vivre humble et pauvre, uniquement occupé de prière, d'étude et d'enseignement. Thomas recourut même de nouveau à la fuite et s'empessa de rejoindre Albert-le-grand.

A Cologne, il ne reparaissait plus comme étudiant, mais comme professeur; et bien qu'il fût âgé seulement de 23 ans, il égala facilement les succès d'Albert devenu lui-même recteur général de la nouvelle académie des frères-prêcheurs. Enseigner la philosophie, commenter l'Écriture-Sainte, expliquer les livres de Pierre Lombard, et mériter ainsi le premier des degrés

universitaires qui comportait les titres de *maître des étudiants* et de *lecteur biblique*¹, telle fut son occupation pendant les quatre ou cinq années que dura son second séjour en Allemagne. C'est alors aussi qu'il composa ses traités de *l'être et de l'essence*, des *principes de la nature*, peut-être encore quelques autres opuscules, témoignages d'une science consommée et qui ferait le plus bel honneur à des métaphysiciens vieillissés dans l'étude de la philosophie.

Le tour étant arrivé, pour la province dominicaine des bords du Rhin, d'envoyer un de ses sujets prendre tous ses grades à l'université de Paris, Albert-le-grand s'empessa de désigner frère Thomas dont il était devenu l'admirateur non moins que le protecteur déclaré. Jean-le-teutonique hésitait à confirmer ce choix, le candidat lui paraissant probablement encore trop jeune et insuffisamment préparé à une tâche devenue particulièrement difficile à cause des

1. Le lecteur biblique se nommait aussi *cursor*, et *secundarius theologiae*. (Cf. Echard, *tom. cit.*, p. 278.)

troubles que certains docteurs suscitaient déjà contre les ordres mendiants et contre leur aggrégation à l'université. Albert maintint cependant sa proposition ; le cardinal Hugues de Saint-Cher l'appuya vivement, et, au mois d'octobre 1253, Thomas d'Aquin, tout humilié d'une semblable mission, revint au couvent de Saint-Jacques à Paris, prêt à enseigner, suivant l'usage, le texte du *Maitre des sentences*.

Il entra donc dans l'école de frère Elie Bruneti de Périgueux et professa d'abord sous sa direction, avec le grade de bachelier. Ce fut le temps où il rédigea d'une manière définitive ses *commentaires* sur Pierre Lombard, en profitant des travaux qu'il avait faits précédemment à Cologne. « Cet ouvrage, dit l'un de ses premiers biographes, est d'un style disert et d'une science profonde, il est très-accessible au lecteur et enrichi de nouvelles questions. »

En effet, deux qualités surtout recommandaient le jeune bachelier et furent beaucoup

remarquées dans l'université de Paris : premièrement, la hardiesse avec laquelle il s'engageait en des chemins que nul avant lui n'avait frayés, soit qu'il traitât des sujets nouveaux, soit qu'il appliquât aux anciens une méthode nouvelle et de nouveaux arguments ; on admirait ensuite l'habileté qu'il déployait dans l'usage des sciences naturelles et humaines, les accordant avec la doctrine révélée et les faisant servir, par une rare puissance de jugement, à développer les connaissances surnaturelles que nous tenons de la révélation. Sur quoi le biographe que je citais tout-à-l'heure, et qui vécut avec le docteur angélique lui-même, fait cette juste et toujours utile observation : « Que personne ne trouve absurde le projet d'employer ainsi les sciences mondaines à expliquer les sentences de la science sacrée ; car c'est la même intelligence infinie qui est la source d'où toutes les sciences reçoivent leur objet propre ; c'est d'elle qu'émanent les vérités de la théologie, reine légitime de toutes les sciences ; c'est d'elle aussi que procède le savoir

qui s'acquiert par les forces de la raison humaine¹. »

Les leçons de frère Thomas d'Aquin eurent un vif succès : son exposition claire et solide attirait une foule d'étudiants qui se prenaient d'un ardent amour, inconnu jusque-là parmi eux, pour la science théologique ; leur nombre augmenta même tellement que les autres chaires se virent presque abandonnées. Mais l'admiration excitée par le jeune bachelier devait retarder au lieu de hâter sa promotion au doctorat.

Depuis le carême de l'année 1253, Guillaume de Saint-Amour, Siger, et quelques autres maîtres de l'université de Paris avec eux, attaquaient violemment les ordres de saint Dominique et de saint François d'Assise, soutenant que sans le travail des mains, par la seule étude et la seule contemplation de la vérité, ils ne pouvaient

1. « Nec absurdum videatur aliquibus quod, in sapientiæ divinæ sentiis, secularibus quis utatur scientiis, cum ab eodem intellectu divino objecta omnium scientiarum prodeant, a quo divinæ sapientiæ veritates emanant, cui omnes scientiæ juris (*jure*) deserviunt a qua et humanitus acquisita procedunt. » (*G. de Thoco*, ap. *Boll.*, tom. cit., p. 663.)

arriver au salut éternel. Une interprétation erronée des conseils évangéliques, et particulièrement de la pauvreté ; une fausse notion de l'état religieux, des vœux qu'on y fait et des règles qu'on y observe ; mais surtout une jalousie déclarée, une basse envie des succès obtenus par les deux ordres nouveaux, telles furent les sources d'un libelle haineux, plein de malveillance, d'hérésie et d'impiété, qui fut alors publié et partout répandu à profusion. Les auteurs ne manquaient pas de réputation ; ils écrivaient habilement ; ils affichaient des sentiments de zèle et se disaient tout dévoués à la tradition chrétienne ; ils faisaient grand bruit de l'accueil favorable, disaient-ils, que leur pamphlet avait trouvé à la cour romaine. Ils arrivaient, par toutes ces perfidies, à tromper l'opinion publique et à justifier leurs agressions contre les docteurs dominicains et franciscains ; ils en exclurent plusieurs de leur compagnie et empêchèrent Thomas d'Aquin de prendre sa licence, comme il y avait droit, dans les derniers mois de l'année 1254.

Son humilité fut cause que, loin d'en souffrir, il en ressentit une véritable joie.

Il reprit donc, toujours en qualité de bachelier, son commentaire sur le *Maître des sentences*. En vain les appariteurs de l'université se présentaient-ils de temps à autre dans les écoles du couvent de Saint-Jacques pour interdire, au nom de Saint-Amour et de ses complices, d'y continuer les leçons accoutumées; les étudiants repoussaient énergiquement de telles invasions et demeuraient fidèles à leurs professeurs. Le chancelier de l'église de Paris ne désapprouvait point ces sentiments d'estime et d'affection; il ne put tolérer, au-delà d'une année, l'injustice flagrante dont frère Thomas avait été la victime, et, au mois d'octobre 1255, il se décida, malgré les intrigues des universitaires, à lui conférer le grade de licencié.

L'Ange de l'Ecole eût désiré se soustraire encore à cet honneur; il objectait son âge, car ce n'était guère qu'au delà de trente ans que l'on devenait alors maître en théologie; il fai-

sait remarquer la date récente de son arrivée à Paris et surtout, disait-il, son peu de science et de grâces surnaturelles pour une si grave dignité. Le chancelier répondit qu'il ne craignait pas de faire une exception en sa faveur; et finalement il dit au prieur de Saint-Jacques de lui ordonner formellement, de par son vœu d'obéissance, de se disposer immédiatement et sans nouvelle résistance à la réception du doctorat.

Une humble soumission à cet ordre, une fervente prière aux pieds de Notre-Seigneur, ce fut d'abord tout ce dont il se trouva capable. Prosterné la face contre terre, il implorait avec larmes la sagesse et la grâce, répétant toujours ces paroles du psalmiste : « Seigneur, sauvez-moi, car vos vérités saintes ont été diminuées par les enfants des hommes; » et il tremblait de les affaiblir lui-même davantage. Vaincu enfin par la fatigue, il s'endormit, et un messenger céleste, majestueux vieillard revêtu de la robe des frères-prêcheurs, lui apparut et lui dit : « Frère Thomas, pourquoi priez-vous ainsi tout en